

Paul VEYNE SAISI D'ÉPOUVANTE AU RAPPEL DE LA SHOAH

Entretien de Paul VEYNE avec Danièle et Bernard WEISZ et Gilberte LEVY

Il fallait ce livre de souvenirs et de confidences pour pressentir que la Shoah tient une place obsessionnelle dans la vie de Paul Veyne. Avec «*L'éternité je ne m'ennuierai pas*» il signe des mémoires qui donnent quelques indices. Encore était-il nécessaire d'en avoir confirmation.

Il se trouve que le grand spécialiste de l'Antiquité n'est pas seulement un savant. C'est aussi un homme qui, comme lui-même l'écrit, «*parle d'égal à égal avec tout le monde*».

Le souhait de l'approcher était d'autant plus vif que l'historien de la Rome antique est citoyen d'honneur de Bédoin, village au pied du Ventoux où il réside depuis 35 ans. L'occasion était en or puisque Gilberte Lévy, la trésorière de l'ACJP, est aussi conseillère municipale de Bédoin.

A notre demande d'entretien, Paul Veyne a tout de suite répondu oui. La rencontre s'est tenue chez lui. Nous étions trois - Gilberte Lévy, Danièle et Bernard Weisz - pour venir débattre.

Ce fut une discussion très libre où le questionnement ne tient pas l'implication personnelle à distance. On va voir que l'existence de l'adolescent, éduqué dans une famille favorable à la collaboration, vaut leçon d'histoire.

Bernard WEISZ



Vous avez beaucoup déménagé dans l'enfance et l'adolescence. Pouvez-vous être plus précis, en donner les raisons ?

Paul VEYNE : Je suis né en 1930 à Aix en Provence. Mon père était le bras droit d'un gros marchand de vins qui ne cessait de fonder des succursales. Les résidences successives sont liées à des raisons professionnelles. De 1936 à 39 mes parents habitent Cavaillon. J'y suis scolarisé, puis je reviens à Aix chez ma grand-mère et j'entre au lycée Mignet. A l'époque ce lycée intégrait l'école primaire. J'ai été élève dans les classes de 8è, 7è et 6è à Mignet.

Votre grand-mère était d'origine italienne. C'est elle qui vous apprend le provençal ?

Paul VEYNE : C'est elle qui m'a appris le provençal. L'italien, elle ne le savait plus. Elle faisait partie de ces immigrés qui ne veulent pas apprendre à leur descendance la langue de leurs origines. Une façon de manifester sa volonté d'intégration.

En 1940 votre père part pour Nîmes

Paul VEYNE : Oui en 40 ou 41, il va diriger la succursale de Nîmes. Je rejoins mes parents et j'entre au lycée de la ville jusqu'à la classe de 3è. En 44 pendant la période de la Libération, pour éviter les bombardements, nous quittons Nîmes pour Vacqueyras où mon père dirige la coopérative. Je deviens lycéen à Orange. En 45 mon père se met à son compte et la famille s'installe à Orange. J'y reste jusqu'au Bac.

Vous avez le souvenir d'élèves juifs pendant la guerre ?

Paul VEYNE : Absolument pas.

Dans votre mémoire d'alors, l'antisémitisme c'était quoi et les antisémites c'étaient qui ?

Paul VEYNE : C'est une question que je ne me posais pas. Le milieu où je vivais était anti-

sémite comme tout le monde, mais pas obsessionnellement. Ça allait tellement de soi qu'on en parlait pas plus que de la rotondité de la terre.

J'apprenais les nouvelles et je n'avais aucune idée des persécutions. Simplement on désignait des personnes de race juive dans les journaux comme *Gringoire* et autres saloperies, et je prenais ça, si vous voulez, à titre de connaissance, comme l'histoire de France. Je me souviens d'un fait cependant. Ayant appris l'existence d'une chose appelée synagogue, le mot synagogue était dans *Gringoire*, je crois, j'apprends que non loin de chez moi à Nîmes, il y a une synagogue, évidemment fermée. Je suis allé voir comment c'était fait, par curiosité. Je m'instruisais. Je me souviens d'un entrefilet gros comme ça (4 lignes) qui m'avait fait un drôle d'effet et que je n'ai pas oublié, disant à propos de l'arrestation de juifs à Paris, rue des Rosiers : « Des bruits extraordinaires courent sur le sort réservé à ces gens, on prétend qu'ils sont massacrés. Nous démentons ». J'avais le réflexe déjà de savoir qu'une chose démentie est vraie. *Rires*. Je me suis dit : « Qu'est-ce que c'est cette curieuse histoire ? Qu'elle est la réalité qu'ils essaient de démentir ? » Puis je n'ai pas cherché au-delà.

Oui, mais quand même l'enseignement de l'Eglise « Ils ont tué notre seigneur », le rencontrez-vous dans votre famille ?

Paul VEYNE : Absolument pas. C'est des histoires de curés ça. Ma mère expliquait qu'elle était croyante et n'a jamais fait le moindre acte religieux. Elle n'allait pas à l'église et mon père faisait partie de l'ex paysannerie anticléricale, les rouges, non les bleus, pardon, par opposition aux blancs. Etant donné l'irréligiosité complète, de facto ou de théorie, de ma famille et la mienne propre, spontanément, « les juifs ont tué notre seigneur » paraissait une phrase en l'air.

Et comment il se retrouve dans l'Action Française ?

Paul VEYNE : Ils ne sont pas dans l'Action Française.

Ils sont d'extrême droite quand même ?

Paul VEYNE : Mon père vote anti Front Populaire par intérêt. Je dis Front populaire pour simplifier, ce sont les ouvriers qui défilent en levant le poing.

Et l'antisémitisme alors ?

Je me souviens qu'une fois, je pense en 42, où pour affaire, mon père a invité chez lui un juif qui était négociant probablement en vins. Le malheureux est arrivé tremblant en permanence. Je regardais en m'instruisant parce qu'on m'avait appris que les juifs ont un profil particulier. J'observais si c'était le cas. J'apprenais comme si on m'avait enseigné l'ethnographie. Je n'avais pas la moindre idée qu'on pouvait développer une passion là-dessus.

Que voulez-vous dire par un profil particulier ?

Paul VEYNE : Le fameux nez juif. D'ailleurs tout le monde me disait que j'avais un nez juif.

Un préjugé sans fondement

Paul VEYNE : Certes, mais comment le savoir. C'était enseigné par la propagande officielle.

A ce moment là pour vous c'est une vérité ?

Paul VEYNE : Ben oui. *Rires.*

Oui, c'était quand même l'époque de l'affiche du juif Süss.

Paul VEYNE : Je regardais par curiosité. Mon père aurait invité un Hottentot, je l'aurais regardé de la même manière.

En somme une ambiance familiale qui ignore la tragédie

Paul VEYNE : Mon père est pour la collaboration parce que tant qu'il y a les Allemands il ne risque plus d'y avoir le Front Populaire. Vous connaissez la plaisanterie, Hitler disant à Pétain : « Si tu continues à m'emmerder, je retire mes troupes. ».

Ne rentre pas dans son positionnement politique quelque chose qui est de l'ordre de la haine des juifs ?

Paul VEYNE : Non. La haine des juifs je ne l'ai pas connue. A vrai dire, les juifs il n'en parlait jamais. Ça ne l'intéressait pas. Et on ne m'a pas enseigné l'antisémitisme. Une fois quand même on parlait de quelqu'un, et je dis : « il est juif, pourtant il a l'air tout à fait normal ». Et mon père me répond « Quand tu auras plus d'expérience tu sauras qu'il faut se méfier ». C'est la seule phrase antisémite que je lui aie connue.

Qu'est-ce qu'il voulait dire par « Quand tu seras plus grand tu sauras qu'il faut se méfier » ?

Paul VEYNE : Il n'allait pas me faire une démonstration. D'autant plus que c'était après la Libération. Il savait que c'était mal vu de dire du mal des juifs. Alors il a coupé court en me disant : « Quand tu auras plus de connaissance de la vie tu verras qu'il faut se méfier d'eux ». C'était un antisémitisme non passionné et d'autant plus redoutable qu'il relève des évidences simples dont on ne prenait même pas la peine de parler.

Votre famille connaît des juifs. A Cavaillon, Aix, Nîmes, Orange, on rencontre des Crémieux, des Milhaud, des Bédarrides, des Monteux, des Valabrègue, qui sont avocats, commerçants, docteurs. Ils sont français depuis toujours, ils sont dans l'entourage quotidien des non-juifs et votre père dit « tu verras plus tard qu'il faut s'en méfier ». On ne peut pas se méfier du docteur de famille, etc... A quoi ça renvoie cette idée-là « tu verras plus tard qu'il faut s'en méfier ».

Paul VEYNE : Une idée aussi abstraite, non peut-être pas aussi abstraite, que la relativité d'Einstein. C'était une règle générale qui n'avait pas à ses yeux d'application pratique. Je vous dis : c'est une évidence. L'antisémitisme est une évidence parfaitement établie qui n'a, dans son cas, aucune conséquence pratique. Exemple contraire : A Bédoin, ici, peu après mon arrivée, j'entends une conversation stupide de café, des gens du pays, des cultivateurs certainement. Il y a un type qui dit : « Oh ! Pendant la guerre en 40 les Allemands sont vainqueurs partout, malheureusement pour eux ils se sont mis à toucher aux juifs, alors là ça a été fini, le monde entier... » Autrement dit : « Les juifs ont déclenché la résistance des Anglais, l'entrée en guerre des Etats-Unis, la contre-offensive de l'armée soviétique... » Mais des stupidités pareilles étaient inimaginables dans ma famille et mon milieu. A l'époque je ne savais même pas, c'est vous qui venez de me le rappeler, que des noms comme Crémieux ou Carcassonne sont des noms juifs, je n'y pensais pas.

Eh oui, dans la région ils ne s'appellent pas tous Schwartz ou Rosenblit.

Paul VEYNE : Bien sûr. J'ai appris par la suite que ces noms de ville étaient des noms juifs. Ça existe également en Allemagne.

Des gens de la génération de votre père savent très bien que ces gens-là sont des juifs. Et pour eux ce ne sont pas des étrangers, ce ne sont pas des envahisseurs.

Paul VEYNE : A l'extrême limite il aurait dit : « untel est juif », mais ce ne serait pas allé plus loin. En un certain sens c'est encore plus redoutable parce que c'est l'évidence.

Mais une évidence qui a des sources.

Paul VEYNE Evidemment.

Mais les juifs sont parfois associés aussi aux bolcheviks.

Paul VEYNE : Ah oui, non, mais là c'était trop savant. Pour savoir que Trotski est d'origine juive il faut une connaissance...

Plus sérieusement, 3 citations reprises de votre livre : « Malgré le nazisme, il ne s'est peut-être passé un jour de ma vie que je n'aie pensé à Auschwitz, je suis devenu et resté germanophile » page 27. Après, page 77 : « Le monde venait de traverser les pires horreurs qu'on connaisse à travers les 40 ou 50 siècles de l'histoire dont quelque souvenir est parvenu jusqu'à nous ». Et page 232 : « Avec le nazisme, j'ai entrevu le chapitre le plus épouvantable des 50 siècles d'histoire dont quelque souvenir est parvenu jusqu'à nous ». Ce sont les mêmes mots, on est dans la répétition.

Paul VEYNE : Oui. C'est obsessionnel. Hier passe à la télévision l'annonce de la diffusion du film américain « La liste de Schindler ». Je me suis immédiatement voilé les yeux parce que j'ai entendu qu'il y avait une file de juifs alignés.

Vous pourriez expliquer pourquoi c'est obsessionnel à ce point ?

Paul VEYNE : Si vous voulez, des massacres, il y en a toujours eu. Dans l'histoire actuelle on est servi. De l'Afrique à l'Asie les exemples abondent.

Mais vous, l'historien de la Rome Antique, vous pouvez remonter plus loin.

Paul VEYNE : Disons que chez les Romains, si une tribu de l'autre côté du Danube vient de temps en temps piller, ils coupent la tête à tous les hommes de la tribu ; c'est sur la colonne Trajane. Et les femmes sont chassées dans la nature où elles meurent de faim avec les enfants. Ça va de soi, c'est toujours allé de soi. Mais rien ne s'est jamais produit à l'échelle brute de la Shoah. Cette énormité était prévue, acceptée, recherchée. Ce n'est pas le fait d'une soldatesque effrénée. Il y a préméditation. Elle était planifiée de sang-froid, organisée. Et cela,

en vertu d'une théorie, d'une doctrine : racisme, darwinisme, etc. Et pas sur un coup de passion ni en vertu d'un préjugé banal. On songe à la prédiction de Nietzsche : « Les guerres du siècle prochain seront philosophiques ».

Ce n'est pas simplement dans l'ordre de la pensée. Il semble que, quand vous dites « c'est épouvantable », tout votre être se révolte.

Paul VEYNE : Ah oui ! La terreur sur ce que peut être l'humanité et surtout cette chose qui est peut-être le trait le plus épouvantable : un massacre non seulement planifié, mais réalisé en vertu d'une théorie. La théorie raciste, le darwinisme social, enfin tout le tremblement.

Donc là il y a une invention ?

Paul VEYNE : Une invention. Ça ne ressemble à aucun autre massacre.

Quand cette pensée commence à prendre forme ?

Paul VEYNE : Quand je suis en Khâgne et que je me mets par conséquent à savoir que nos opinions politiques et autres doivent être réfléchies comme le sont les cours d'histoire. Si vous avez un bon prof d'histoire, il vous explique le pourquoi des choses. Le monde contemporain, il y a sûrement un pourquoi aussi. Donc au lieu d'écouter ce qui se dit sur la politique ou sur le passé immédiat autour de moi, je prends conscience de la nécessité d'acquérir des outils de pensée. Vous savez combien au lendemain de la Libération on l'a bouclé sur le génocide. Rien à dire. Mais justement il y a beaucoup à dire sur le fait qu'il n'y ait rien à dire. Paraît un livre, l'auteur était peut-être Marguerite DURAS, mais je n'en suis pas sûr du tout. On y parle des camps de concentration. Mais il y a deux choses très différentes : les camps de concentration comme Buchenwald ou Dachau, et les camps de la mort, les camps d'extermination. Je découvre avec stupéfaction l'existence de camps de la mort, des chambres à gaz et ensuite le film qui a provoqué un choc, que je n'irai pour rien au monde revoir.

Le documentaire d'Alain Resnais, « *Nuit et Brouillard* ».

Des camarades contribuent à modifier votre point de vue ?

P.V : Oui. Quand je suis arrivé dans un milieu étudiant plus cultivé que le mien, je côtoyais des garçons de bonne famille qui avaient des idées saines sur tout ça, qui avaient fait de la résistance. Très vite quand je me suis retrouvé dans le milieu de la Khâgne, j'ai immédiatement compris que je devais rejeter les idées de ma famille et que j'avais déjà perdues. Je peux dire que dès 46 j'étais au courant du fait, énorme.

Dans ces années de préparation à Normale Sup, à Marseille puis à Paris vous avez des amis juifs qui parlent de la déportation ?

Paul VEYNE : Oui, oui. A Paris. Mais qui faisaient profil bas. Ne pas dire qu'on est juif, ne pas en faire état et ne pas se plaindre. Ne pas se présenter comme victime.

Comment vous l'expliquez à présent ?

Paul VEYNE : De la façon la plus évidente. S'ils s'étaient mis à se plaindre et à se présenter, si j'ose dire, comme un cas particulier ils auraient réveillé l'antisémitisme. C'était la peur de réveiller l'antisémitisme qui a fait faire le silence sur la Shoah. La réflexion était : nous aussi on a des victimes qui sont des Français de pure souche ! J'avais alors 2 ou 3 camarades juifs, notre professeur de philosophie qui avait repris sa chaire, qu'avait occupée Sartre pendant la guerre, était juif. Là j'ai fait le rapprochement, je savais qu'ils étaient juifs, ils évitaient de parler du génocide. Ma femme de l'époque avait une amie juive, parfaitement juive. Elles en parlaient ensemble. Son amie lui avait dit : « Il y a le réflexe chez beaucoup de gens de chez moi à faire profil bas et à raser les murs ». Elle avait employé l'expression nullement en termes antisémites, plutôt en réflexion apitoyée ; le schéma du « petit juif rasant les murailles. » Et bien ce professeur de

philosophie à Henri IV rasait les murailles, c'était pareil.

Mais par la suite quel est le rôle de l'histoire, de la littérature, de l'art, dans la formation de cette prise de conscience de l'horreur de la Shoah ?

Paul VEYNE : Je ne lis pas de romans parlant de ça. Je me suis instruit dans des livres d'histoire. Je me souviens avoir appris pour la première fois, dans *Les Temps Modernes* le chiffre de 6 millions de juifs assassinés. Je pense que c'est autour de l'année 50. Au Parti Communiste, dans le groupe un peu à part que nous étions, le grand sujet de discussion était « la théorie de la lutte des classes, le matérialisme historique marxiste, peuvent-ils expliquer l'antisémitisme ? ». Grand sujet de conversation avec Gérard Genette et un de ses camarades qui je suppose était juif. Une chose aussi énorme, aussi monstrueuse, peut-on l'expliquer par le matérialisme marxiste. On n'y arrivait pas.

Qu'est-ce que vous en pensiez, vous à l'époque ?

Paul VEYNE : Je me le demandais. Ça ne consistait pas à mettre en doute le massacre, ça consistait à mettre en doute la théorie marxiste de l'histoire.

Tout à l'heure vous avez dit « Nuit et Brouillard », je ne le regarderai pas.

Paul VEYNE : Non c'était « *La Liste de Schindler* ».

Vous ne pourriez pas !

Paul VEYNE : Je n'en dormirais pas de la nuit, ce serait l'horreur, l'horreur, l'horreur. Ça ne m'apporterait rien.

Vous avez vu « Shoah » de Lanzmann ?

Paul VEYNE : Le film, non il est trop long.

Vous avez lu la trilogie de Charlotte Delbo ?... Elle trouve dans son évocation des souffrances subies une forme littéraire qui donne à voir l'inimaginable d'Auschwitz. Elle a poursuivi ce récit avec les rescapées de son convoi. C'est un monument de la littérature concentrationnaire.

Paul VEYNE : Je ne savais pas. Le seul livre que j'ai lu sur cette question dont la certitude, l'évidence allait tellement de soi pour moi, que je ne m'instruisais pas plus dessus que sur le Front Populaire, si vous voulez, c'est « *La Destruction des Juifs d'Europe* » de Raul Hilberg.

Donc un bouquin d'histoire.

Paul VEYNE : C'est un bouquin d'histoire. Il y a toujours la question latente : parmi tous les matériaux, lois, concepts historiques dont pour ma part j'avais la disposition, je n'arrive pas encore à voir duquel dérive l'antisémitisme. C'est une énigme historique pour moi.

Que voulez-vous dire ?

Paul VEYNE : D'où vient cette obsession ? Il y a la théorie du complot par exemple. Le mot ne me paraît pas exact, je ne crois pas que ce soit ça. Il y a au départ la grande idée de Nietzsche : les nations, les patries et toutes ces absurdités. C'est un fait animal, les troupeaux. Les hommes vivent en troupeaux comme certains animaux dits grégaires, et je pense que quelque part dans la psychologie collective du troupeau se trouve une racine, je ne sais pas laquelle, qui conduit à haïr fortement l'étranger au groupe. Mais il faudrait que les philosophes se décident un beau jour à voir que l'humanité ce n'est pas l'Etat, la Cité... qu'elle est divisée en troupeaux et essayer de faire la psychologie en profondeur du troupeau. Je crois que là on aurait la racine de l'antisémitisme. C'est d'une irrationalité totale, mais probablement à part instinctuelle, comme le grégarisme.

Quand l'Aixoise Paul Veyne a-t-elle connaissance du camp des Milles ?

Paul VEYNE : Le camp est fermé à la Libération, personne n'en parle. On ne savait pas. Bien après la guerre on n'en parlait toujours pas. Le camp des Milles est une grande affaire des années 80.

Et comment l'Allemagne arrive dans votre vision d'alors ?

Paul VEYNE : La fois où je suis allé à Munich, je rentre dans les faubourgs, je cherche une rue où l'on peut stationner. Je regarde le nom « Dachauer Strasse », rue de Dachau. Ça m'a fait un drôle d'effet.

Mais la première fois que j'ai mis les pieds en Allemagne, c'était pour des actions de soutien au FLN. Pour moi l'Allemagne était une nation dont la capitale était Auschwitz. Et puis je vois une affiche électorale dans la première ville allemande. Il y avait écrit « surtout pas d'élucubrations expérimentales ». Je me suis dit : « C'est plus les mêmes ».

On vous sent hanté par cette histoire, et vous n'avez pas écrit sur le sujet.

Paul VEYNE : Je faisais de l'histoire ancienne.

C'est quelque chose qui vous est tout à fait personnel, c'est votre vie. Cet événement vous marque vous et vous le gardez pour vous.

Paul VEYNE : Que pourrais-je en faire d'autre ?

Aller sur place, avoir une confirmation.

Paul VEYNE : Pour rien au monde je n'irai à Auschwitz. C'est l'horreur. Je vous dis : je me suis couvert le visage lorsque j'ai commencé à voir les photos de *La Liste de Schindler*.

Pour rien au monde vous n'iriez à Auschwitz !

Paul VEYNE : Je tomberais dans les pommes d'épouvante, d'horreur.

Pas besoin de lieux, d'exemples, pas besoin de témoins.

Paul VEYNE : Quand je rencontre des amis juifs, la première question que je leur pose, en fonction de leur âge, c'est : « Vous étiez-où pendant la guerre ? Où avez-vous pu vous réfugier ? » Il faut qu'ils aient 80 ans.

Vous n'avez pas vu le film de Lanzmann mais vous en avez parlé.

Paul VEYNE : J'en ai beaucoup parlé avec des amis. Ce qui m'avait frappé surtout c'était l'attitude du peuple polonais. Je ne mettrai jamais les pieds en Pologne.

Et pourtant vous allez en Allemagne.

Paul VEYNE : L'Allemagne, pas l'Autriche. L'Allemagne s'est rachetée. D'ailleurs le plus grand plaisir que vous puissiez faire à un Allemand cultivé c'est de lui dire le mal qu'on pense de l'Autriche.

Pourquoi dites-vous que l'Allemagne s'est rachetée ?

Paul VEYNE : Parce qu'ils en rajoutent dans l'antnazisme. C'est surtout sensible dans le milieu des juristes allemands. Il faut racheter la justice allemande.

Vous pensez que l'Allemagne porte une culpabilité.

Paul VEYNE : Oui.

Ce n'est pas le cas de l'Autriche ?

Paul VEYNE : Ah ! Non. ! C'est horrible les Autrichiens. 49 % d'entre eux pensent que les juifs sont pour quelque chose dans ce qui leur est arrivé. Je ne mettrai jamais les pieds dans le Tyrol. Ne comptez pas sur moi. Vienne, j'y passe avec mépris. On a eu le tort de traiter les Autrichiens en victimes du nazisme alors qu'ils étaient complices.

Une question plus personnelle. Pourquoi si peu d'indulgence envers l'adolescent collabo que vous étiez par mimétisme familial ?

Paul VEYNE : C'est pour ça que ça me ravage. Comment as-tu été assez bête pour ne pas savoir. Et puis attention, les persécutions juives on n'en parlait pas, on ne savait pas.

Quand même, vous aviez 13 ans, 14 ans en 44. On pourrait être indulgent envers le jeune garçon de 14 ans qu'on a été. On pense à Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin. Daniel Cordier ...

Paul VEYNE : Il avait été Maurassien. Vous vous rendez compte !

Il rejoint Londres.

Paul VEYNE : Oui, je le connais par cœur. J'aurais voulu être lui.

Il disait l'an dernier, le 8 mai, à la radio : « L'antisémitisme je ne me le pardonnerai jamais ».

Paul VEYNE : Voilà. Eh bien !

Cordier aussi, si peu indulgent envers lui-même.

Paul VEYNE : C'est comme ça !

Et vous êtes encore plus jeune à l'époque.

Paul VEYNE : J'avais dix ans de moins.

Mais quand même, c'est troublant.

Paul VEYNE : Ça me paraît évident.

Comment cela vous paraît évident ?

Paul VEYNE : Saint Augustin ne s'est jamais pardonné ce qu'il avait fait quand il était petit.

Comment auriez-vous pu savoir à 13, 14 ans ?

Paul VEYNE : J'aurais dû deviner. Objectivement j'ai mal pensé. Le fait est là. Il y a bien des gens qui se ravagent à propos du péché originel. Ce n'est pourtant pas eux qui ont croqué la pomme.

Paul Veyne, notre grand historien de l'Antiquité Romaine, a-t-il eu pendant ses études l'envie de connaître l'hébreu.

Paul VEYNE : Oui. A quatre reprises.

Pourquoi à quatre reprises ?

Paul VEYNE : Parce qu'à chaque fois c'était trop dur, et puis il fallait que je fasse du latin et du grec. Mais là, la dernière fois, je passe en Italie, je suis à Venise, j'entre dans une librairie, une librairie universitaire, il y avait une petite *Grammatica della Lingua Ebraica*, avec transcription, je n'avais même plus besoin d'apprendre l'alphabet, il y a des lettres qui se ressemblent trop, mais là c'était transcrit. Alors j'ai déchiffré quelques phrases de *la Bible* au début.

Vous en auriez eu besoin dans votre travail.

Paul VEYNE : Non, ce dont j'aurais eu besoin c'est de l'araméen talmudique.

Pourquoi ?

Paul VEYNE : Pour les textes talmudiques de l'époque romaine. *Le Talmud* est un document de l'Empire romain, du Haut Empire. Il y a un livre du *Talmud* que j'ai lu, « *Les Paroles des Pères* ». J'avais le titre hébraïque, enfin araméen. *Le Talmud* a été très fouillé pour l'histoire de Rome.

L'histoire du judaïsme pour vous est donc à prendre en compte dans le champ d'études qui est le vôtre.

Paul VEYNE : Oui, au même titre que l'histoire de la Gaule.

Dans votre livre « Comment l'Europe est devenue chrétienne », est-ce que vous rencontrez le judaïsme ?

Paul VEYNE : Oui, parce qu'il y a une chose très importante. Premièrement, la distinction christianisme / judaïsme n'est devenue patente, violente, manifeste aux yeux de tous, de toute la population, que vers le 3^{ème} siècle. Les chrétiens et les juifs tout ça c'est un peu pareil, ce sont les gens qui rejettent les autres dieux. Le judaïsme du Haut Empire romain attire beaucoup les gens, parce que c'est une piété intense, c'est un peuple particulièrement pieux. Un grand nombre de synagogues dans l'empire romain sont fondées par des dames romaines. Les hommes, pour des raisons de circoncision ne s'y livrent pas, mais le judaïsme et le christianisme ont un grand pouvoir d'attraction, le judaïsme d'abord.

Donc, ce sont des conversions.

Paul VEYNE : Pas exactement mais on note un violent intérêt pour le milieu juif, vivre avec les juifs, manger chez eux, partager quelques-uns des interdits, etc....

Et vous dites que ça dure jusqu'au 3^{ème} siècle.

Paul VEYNE : A partir du 3^{ème} siècle on sait que ce sont deux choses différentes.

Pour quelle raison ?

Paul VEYNE : Parce qu'il y a de plus en plus de chrétiens, on en parle, ils n'ont pas les mêmes lieux.

Mais l'antijudaïsme, vous le situez à partir de quelle époque ?

Paul VEYNE : Oh ! C'est tardif. Les romains sont contre parce que les juifs se révoltent sans arrêt. Mais ils sont profondément respectés pour leur piété, leur haute moralité et le fait qu'ils n'exposent pas leurs enfants.

Qu'ils n'exposent pas leurs enfants ?

Paul VEYNE : Eh oui ! La contraception à Rome. Si vous avez un bébé et que vous n'en voulez pas, vous l'abandonnez sur ce qu'on appelle « le tas de fumier ». Ils sont ensuite ramassés. Les marchands d'esclaves se fournissent non pas chez les barbares mais par la contraception qu'était l'abandon des nouveaux nés. Et les juifs ne le font pas. Ils ont cette particularité, ils n'exposent pas leurs enfants et ça leur fait horreur. C'est cité comme une preuve de haute moralité. Je ne saurais dater le commencement de l'antijudaïsme dans sa relation avec les attitudes grégaires. Mais je suis persuadé qu'il faut tenir grand compte d'un deuxième élément. Je veux parler d'un élément que l'on retrouve partout. Les gens qui sont un peu à l'écart de la population pour une raison quelconque se mettent à pratiquer les métiers de la banque, d'usurier, etc... Exemple le plus éclatant : les affranchis romains. Un esclave est affranchi, qu'est-ce qu'il peut faire ? Il ne possède pas de terre. Il devient banquier ou homme d'affaires. La liste des marginaux qui entrent dans la banque et du coup se mettent à avoir mauvaise réputation commence avec les affranchis romains. Je crois qu'il y a deux racines de l'antijudaïsme. Celle mystérieuse, relative à l'instinct grégaire humain et ensuite le coup de la marginalité des affranchis romains, enfin de beaucoup de monde.

C'est la formation que vous avez reçue et vos centres d'intérêts qui vous ont poussé à vous concentrer sur l'histoire.

Paul VEYNE : Oui, l'histoire m'intéressait plus que le reste et surtout je me disais que je pouvais le faire. Alors que la critique littéraire ou la critique artistique demandent d'autres exigences. Rendre compte de l'histoire de la littérature ou de l'histoire de l'art réclame une grande richesse de sensations et trouver les mots, les phrases pour communiquer. Le grand problème pour quelqu'un qui s'initie à l'histoire de l'art est de disposer d'un nombre d'impressions suffisantes pour faire saisir des nuances picturales, des nuances de couleurs ... Ça, je ne l'avais pas, je n'étais pas de taille à

l'avoir. Et les dames, plus que les hommes ont cette capacité, on leur a appris à s'habiller. Je le vois sans arrêt avec ma compagne. Chaque fois que nous visitons un musée ensemble, nous repérons les deux ou trois tableaux émi-

nents de la salle, nous sommes d'accord sur les tableaux. Mais elle trouve des nuances qui m'échappent.

Livres et films cités

- *La Destruction des juifs d'Europe*, Raoul Hilberg, 1961, Edition en langue française, Fayard, 1988
- *Auschwitz et après*, trilogie de Charlotte Delbo, Editions de Minuit, 1970-1971
- A propos du traité talmudique « *Les Paroles des pères* », on peut lire « *Les Fondements du Judaïsme* », causeries sur les « *Pirqué Avot (Aphorismes des Pères)* », et sur *Maimonide* », Yes-hayahou Leibowitz, Ed du Cerf, 2010
- *Nuit et brouillard*, film d'Alain Resnais, 1955
- *Shoah*, film de Claude Lanzmann, 1985

LECTURES

Desbois (Père Patrick)- PORTEUR DE MEMOIRES. Editions Michel Lafon. Neuilly sur Seine, 2007.

Le Père Patrick Desbois est directeur du service national des évêques de France pour les relations avec le judaïsme. Il est également petit-fils d'un déporté du camp de Rawa-Ruska. Il est donc parti sur les traces des Juifs de l'Est assassinés par les nazis pendant la seconde guerre mondiale. Il a pu recueillir les témoignages de ceux qui ont tout vu. Ayant appris l'Hébreu, il peut avoir des contacts directs avec les témoins. Il est également entouré d'une équipe de spécialistes qui savent faire un film, rédiger une note, conduire un camion ... Sans doute refuse-t-il que l'oubli soit le second linéol des morts. C'est pour cela qu'il devient "porteur de mémoires".

Il a ainsi découvert que, dans l'Allemagne hitlérienne, "tuer un Juif était un acte banal, licite, autorisé, encouragé, qui correspondait aux directives du Reich. Protéger un Juif conduisait à la peine capitale". C'est donc un ouvrage important de lutte contre

l'antisémitisme.

Il est peut-être important que cet ouvrage soit écrit par un prêtre de l'Eglise catholique romaine. Peut-être le Père Desbois semble s'inscrire dans le sillage du RP Riquet et nous rappelle que le message d'amour prêché par le christianisme a quelque chose d'universel.

Ce livre mérite d'être lu : plus qu'un ouvrage d'histoire, c'est un livre important contre le révisionnisme.

Roger KLOTZ

Hadas-Lebel (Mireille) – UNE HISTOIRE DU MESSIE. Paris, Albin Michel, 2014.

Mireille Hadas-Lebel est professeur d'histoire des religions à la Sorbonne. Elle est spécialiste du judaïsme de l'antiquité tardive et a écrit des livres sur Flavius Josèphe, sur Pilon d'Alexandrie, sur Hillel.

Elle étudie ici la période de Second Temple, c'est-à-dire du Vème siècle avant l'ère courante jusqu'à 70. L'idée messianique a permis aux